

ACTUALITÉ DE L'Histoire

N°4 - JANVIER 2012

Les secrets des PALAIS de la République

CODEX CALIXTINUS
Enquête sur un vol
hors du commun


EMPIRE
1812, l'année de
tous les dangers

L'AUTEUR
DU MOIS
FRANCK
FERRAND

"Au cœur de l'histoire,
trente destins
exceptionnels"

L 18355 - 4 - F: 6,20 €



A black and white portrait of Franck Ferrand, a man with short dark hair, wearing a dark suit jacket over a white shirt and a dark tie. He is looking slightly to the right of the camera with a subtle smile. His hands are crossed in front of him. The background is dark and out of focus.

Diplômé de Sciences po et de l'EHESS, Franck Ferrand est non seulement un romancier à succès mais aussi l'un des historiens préférés des français qui le suivent chaque jour à la radio ou à la télévision.

“La radio est un média direct qui me permet d’entraîner les auditeurs dans mes rêves.”

Franck Ferrand

L'HISTOIRE POUR DÉVELOPPER L'IMAGINAIRE

Propos recueillis par Éric Garnier

Récemment, un quotidien le qualifiait d'« historien conteur ». Mais Franck Ferrand est plus que cela ; il est celui qui fait aimer l'histoire. Il y a du Alain Decaux chez lui, du André Castelot pour son talent d'écrivain, et aussi du Le Roy Ladurie, parce que tous les sujets lui paraissent importants. C'est pour tout cela que nous avons voulu le rencontrer. Avec lui, l'histoire devient naturelle !

Actualité de l'histoire : *D'où vous vient cette passion pour l'histoire ?*

Franck Ferrand : Il s'agit d'une passion d'enfance. Elle est née sur les bancs de l'école. J'avais, à cette époque, une institutrice qui était une vraie puissance d'évocation. Une fois par semaine, elle nous transportait sur les champs de bataille ou dans les cours royales. Cela a sans doute activé en moi une sorte de fascination qui ne s'est jamais éteinte. Je peux donc dire que je vis de la même passion depuis trente-cinq ans.

AdH : *Vous aviez donc décidé d'en faire votre métier depuis le plus jeune âge ?*

F. F. : Non, je ne l'avais pas décidé. C'est un métier qui ne va pas de soi. En dehors de l'enseignement, l'histoire n'est, *a priori*, pas une discipline riche de métiers. Mais, petit à petit, ça s'est fait tout seul. J'ai presque envie de dire que la vie a décidé pour moi. Je me suis naturellement porté vers ce que j'aimais. J'ai commencé par la rédaction au sein du département de recherches historiques du ministère de la Défense. Puis, par la suite, j'ai rédigé quelques ouvrages avant de proposer à Europe 1, il y a presque neuf ans maintenant, de

faire des émissions d'histoire. Encore une fois, ce parcours s'est fait peu à peu et de façon presque naturelle. J'ai la chance de n'avoir jamais travaillé en dehors de cette discipline qui me passionne.

AdH : *Vous évoquiez à l'instant votre émission. Comment vous est venue l'envie de faire partager votre passion à la radio ?*

F. F. : J'ai toujours eu un certain don pour la parole. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours aimé prendre la parole en public, raconter des histoires, entraîner les autres dans mes rêves. Cela a perpétuellement été une sorte de vocation. Aussi, lorsqu'au début des années 2000, je me suis rendu compte que j'avais le plus grand mal à vendre les livres que j'avais écrits – et qui m'avaient souvent demandé beaucoup de travail, d'investissement, d'énergie et de conscience –, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose d'autre. L'idée n'est pas venue de moi, non ; elle émane d'Alain Decaux. Il m'a dit, et c'était un excellent conseil, qu'il fallait que je sois plus connu car les lecteurs

achètent des auteurs et non pas des sujets. Je lui ai donc demandé comment on devenait connu. Il m'a rétorqué qu'il n'y avait qu'un seul moyen : la télévision. Je ne l'ai pas totalement écouté, puisque j'ai choisi la radio, un média qui m'était plus familier et avec lequel je me sentais plus à l'aise. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de la radio.

AdH : *Comment choisissez-vous les thèmes de vos émissions ? Quels sont vos critères de sélection ?*

F. F. : Je les choisis, pour tout dire, à la couleur de mon esprit, en fonction de ce dont j'ai envie de parler. On ne peut pas passionner le public si l'on n'est pas soi-même investi par ce que l'on dit. J'essaie donc de trouver, dans l'actualité de l'histoire, dans l'actualité éditoriale, ou tout simplement dans les sujets qui me viennent à l'esprit, des thèmes, des époques, des personnages dont j'ai envie de parler. Je reconnais qu'il s'agit là d'un choix très personnel et, par conséquent, très arbitraire. Mais c'est ainsi ! J'ai la chance, sur Europe 1, que personne ne vienne jamais se mêler de mes choix. Je suis le seul maître à bord. »

« L'HISTOIRE EST UNE RÉSERVE INÉPUISABLE D'EXPÉRIENCES HUMAINES, NUL NE POURRA JAMAIS EN FAIRE LE TOUR. »

» **AdH** : N'est-ce pas trop difficile, chaque jour, de devoir se renouveler, de trouver un pan différent de notre histoire ?

F.F. : Honnêtement non. Il y a d'autres difficultés sans doute, mais pas celle-là. L'histoire est une réserve inépuisable d'expériences humaines, et nul ne pourra jamais en faire le tour. Nous avons maintenant réalisé plus de mille émissions. Pour ma part, je m'amuse toujours autant. Peut-être même plus, d'ailleurs, avec l'expérience. Je possède maintenant un certain nombre de ficelles et astuces qui me permettent d'aller plus loin dans la présentation, les interviews et le traitement des sujets.

AdH : Vous êtes également présent à la télévision. Quel média audiovisuel est selon vous le plus adapté pour raconter l'histoire ?

F.F. : Selon moi, il s'agit incontestablement de la radio. Elle est infiniment plus adaptée. Elle offre beaucoup plus de libertés, un champ beaucoup plus grand à la spontanéité. Il s'agit d'un

média direct. Il développe l'imaginaire. Pour moi, il y a une satisfaction permanente à développer l'imaginaire avec l'histoire.

Je ne pourrais pas en dire autant de la télévision, qui est un média beaucoup plus lourd, beaucoup plus rigide. À la télévision, tout ce qui est dit doit être montré. De ce fait, ce qui prend quelques secondes à la radio prend des heures voire des semaines de travail à la télévision. Par ailleurs, il s'agit d'un travail d'équipe, ce qui constitue pour moi une nouvelle aventure. Manager une quarantaine de personnes n'a rien à voir avec le travail un peu solitaire que j'effectue à la radio. C'est également un tout autre enjeu. La télévision est une loupe incroyable. Il m'est arrivé de développer certains avis aussi personnels que controversés à la radio et personne ne m'en a jamais tenu rigueur. La même chose sur le petit écran déclencherait aussitôt une cohorte de protestations. Ceci dit, la télévision est également un tout autre défi, puisque l'on s'adresse au plus grand nombre.

AdH : Vous venez de publier un recueil de certaines de vos émissions. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour le faire ?

F.F. : Ce retard n'est dû qu'à un problème d'organisation. Je n'avais jamais trouvé le temps de le faire. Je crois que le secret des métiers que nous faisons dans les médias est l'organisation. L'adaptation écrite d'émissions de radio impliquait donc la création d'une organisation efficace. Je ne l'avais pas fait avant. Aussi, quand Denis Olivennes m'a proposé de reprendre la quotidienne, j'ai pris le taureau par les cornes. Toute l'expérience que j'avais acquise auparavant m'a permis de mettre en place une organisation adéquate. J'ai aussitôt appelé Flammarion, mon éditeur, pour lui signifier que je me lançais dans ce travail. Il a sauté sur l'occasion et je l'en remercie. Tout cela s'est finalement fait avec beaucoup de facilité. Il fallait juste tout mettre en place.

AdH : Comment avez-vous choisi, parmi les mille émissions que vous avez consacrées à l'histoire, celles que vous avez couchées dans le livre ?

F.F. : Tout simplement de la même façon que je choisis le thème de mes émissions. Selon mes envies et mes coups de cœur. Je souhaitais présenter des thèmes à la fois variés, forts et inattendus. Je pense que cela donne un cocktail aussi foisonnant qu'intéressant. Par ailleurs, j'ai mis un point d'honneur à intégrer à ces récits le point de vue des spécialistes qui sont intervenus sur ces thèmes. C'est d'ailleurs un point fort de l'ouvrage et de l'émission ! ♦

POUR ALLER PLUS LOIN...



L'OMBRE D'UN DOUTE

Deux fois par mois en deuxième partie de soirée, l'historien Franck Ferrand se penchera sur les doutes et les zones d'ombre qui entourent certains chapitres de l'histoire dans « L'Ombre d'un doute ». Un mercredi sur deux en deuxième partie de soirée sur France 3.



AU CŒUR DE L'HISTOIRE

Depuis plus de huit ans, les auditeurs d'Europe 1 se sont habitués à la voix, au ton, mais aussi à l'esprit frondeur de Franck Ferrand. Grâce à lui, l'histoire se pare chaque jour de nouvelles couleurs. « Au cœur de l'histoire », du lundi au vendredi à 13h sur Europe 1.

PODCAST

« Au cœur de l'histoire », l'émission quotidienne de Franck Ferrand est parmi les plus podcastées du PAF. Vous aussi, écoutez la quand vous le souhaitez en la téléchargeant sur le site de la station. www.Europe1.fr

Chaque jour sur Europe 1, Franck Ferrand raconte l'Histoire avec force et conviction. Grâce à lui, elle se pare chaque jour de nouvelles couleurs. Voici enfin réunis une trentaine de récits, parmi les meilleurs de l'émission «Au cœur de l'histoire».

Bonnes feuilles



Auteur :
Franck Ferrand
Éditeur :
Flammarion
Collection :
Documents et essais
Description :
349 pages
15,2 x 24 cm
19,90 €

“

NÉS DANS LE SANG

(...) Avec le recul, il est tentant de prendre parti dans la guerre de Sécession : les bons seraient au Nord, et les méchants au Sud, au nom d'une simple évidence : la Confédération, au Sud, était esclavagiste, alors que l'Union, au Nord, se proclamait abolitionniste. À l'époque, cependant, les choses n'étaient pas si simples – notamment lorsqu'on les envisageait depuis la France : après tout la Louisiane était restée francophone, et une grande majorité de Français soutenait le Sud ; certains planteurs ou négociants tentèrent du reste, en vain, d'obtenir le soutien de Napoléon III. À qui veut se garder des caricatures, il importe de souligner le paradoxe suivant : si l'on met de côté la question fondamentale du droit et de la morale pour adopter une approche factuelle, force est de constater qu'à cette époque, les Noirs étaient objectivement mieux traités dans les États esclavagistes que dans les autres ! C'est en tout cas le constat de l'Écossais Charles McKey qui circulait à travers les États-Unis en 1860, juste avant l'éclatement du conflit : « Dans le Sud, les propriétaires d'esclaves ne semblent pas avoir d'objections à se trouver

tout près de n'importe quel Noir ; en revanche, les hommes du Nord qui parlent tant de liberté et d'égalité politique, retroussent dédaigneusement les lèvres à la moindre éventualité de contact avec un Africain », écrit-il. Autant dire que ce témoin accuse les nordistes de faire preuve d'hypocrisie, et de défendre d'autant mieux l'égalité civique qu'ils se désintéressent totalement des aspects concrets et sociaux d'une éventuelle cohabitation. (...)

BALZAC, ÉTERNEL AMOUREUX

(...) Au printemps 1832, Honoré de Balzac a trente-trois ans. Il est intrigué par une lettre tout juste reçue, mystérieusement signée « L'Étrangère » – une lettre qui l'intrigue d'autant plus que sa provenance a de quoi faire rêver : Odessa ! L'Ukraine, la mer Noire... À l'époque, le bout du monde. Le romancier tourne et retourne le courrier, il en palpe le joli papier de ses petites mains potelées. Une belle écriture, un style assez exquis... Charmante lettre en vérité, de celles qui, pour un écrivain, sont la récompense et comme le prix de ses efforts. Le jeune Balzac soupire. La mystérieuse « étrangère » est une admiratrice, certes, mais pas une inconditionnelle pour autant. Ses réflexions sont celles d'une lectrice avertie du génie de l'auteur, mais en même temps consciente de ses défauts et des facilités auxquelles il peut céder... Elle admire par exemple le roman Les Chouans, place très haut la nouvelle intitulée Un épisode sous la Terreur ; en revanche, un autre roman, récent, lui paraît manquer de délicatesse amoureuse et, sans détour, elle a éprouvé le besoin de l'écrire à M. de Balzac.

Honoré aimerait en savoir davantage sur cette femme à l'appréciation juste et sensible. Ce papier, ce style, cette calligraphie... Une princesse russe ou polonaise... « Sans aucun doute une beauté », se dit-il. Mais comment la retrouver ? Il n'y a sur le pli aucun nom, nulle adresse... Une idée vient à l'écrivain : après tout, puisque « l'Étrangère » n'a pas laissé d'adresse, et qu'une réponse privée se révèle donc impossible, pourquoi ne pas lui adresser une réponse... publique ?

Dans le numéro du 4 avril 1832, les lecteurs de la Gazette de France peuvent ainsi lire le « prière d'insérer » suivant : « M. de B. a reçu une lettre qui lui a été adressée le 28 février ; il regrette d'avoir été mis dans l'impossibilité de répondre, et si ses vœux ne sont pas de nature à être publiés ici, il espère que son silence sera compris. » (...)

ANTONIN CARÈME ET LA GRANDE CUISINE

(...) Pendant plusieurs années, Antonin va mener ainsi la rude vie des apprentis. Il se lève aux aurores, travaille presque sans cesse et se couche tard, sans avoir eu le temps de seulement mettre le nez dehors. Ce sont de dures conditions ; mais quand on a connu la misère la plus noire, le moindre statut semble providentiel. Le jeune homme se montre doué et possède rapidement la maîtrise des préparations, des cuissons, des sauces – au point de bientôt pouvoir « en remonter » à son patron ! Comment, dès lors, ne rêverait-il pas de nouveaux horizons ? Après plus de quatre ans d'apprentissage, il intègre une « bonne maison » – peut-être la meilleure de l'époque : le traiteur et pâtissier Sylvain Bailly, rue Vivienne, qui fournit les tables les plus prestigieuses de Paris. Quel chemin parcouru, déjà, depuis qu'il a quitté sa famille !

Antonin pourrait s'estimer comblé ; ce serait mal le connaître. Pour cet adolescent dévoré d'ambition, les cuisines de Bailly ne sont qu'un point de départ, l'anti-chambre de ce qu'il envisage d'ores et déjà comme une grande carrière. Sa curiosité est insatiable, son inventivité phénoménale – avec un goût particulier pour l'édification de véritables monuments de nougat, de sucre ou de pâte d'amande. Il y a chez lui comme une vocation rentrée d'architecte. Son patron, Sylvain Bailly, a remarqué ce regard vif, ce talent qui ne demande qu'à éclore. Il a même surpris Antonin en train de tracer des plans et de dessiner de savantes compositions. Il n'a pu s'empêcher d'admirer ces croquis tracés à la diable à l'aide de crayons de fortune. Bailly est un maître : il subodore le potentiel inouï du jeune homme et lui permet d'aller jeter un coup d'œil à l'occasion dans le saint des saints : le prestigieux Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de la Nation – elle ne s'appelle pas encore Bibliothèque nationale de France – sise non loin de la boutique du traiteur. Là, le jeune passionné d'archi-

tecture pourra étudier, examiner et copier à loisir les créations de Blondel, de Soufflot, de Ledoux... Pour lui, la révélation sera décisive : par le biais de la pâtisserie, il va pouvoir enfin donner libre cours à sa passion naturelle, à ce goût pour l'architecture qu'il a contracté, peut-être, sur les chantiers de son enfance. Donner aussi de l'amplitude à ce sens du faste et de l'éclat, à cet esprit de grandeur qui caractériseront ses créations. « Les beaux arts sont au nombre de cinq, analyse-t-il. À savoir : la peinture, la sculpture, la poésie, la musique et l'architecture, laquelle a pour branche principale la pâtisserie. » (...)

L'OMBRE DE RASPOUTINE

(...) Si l'on en croit l'ancien diplomate Vladimir Fedorovski, Raspoutine ne mérite pas sa réputation. Les excès et les débordements du personnage étaient ceux d'un mystique, dans la pure tradition russe : « Pour se rapprocher de Dieu, il faut beaucoup pécher », disait-il... Raspoutine n'en était pas moins un homme pieux, très respectueux de la Bible. Il est incontestable que ses dons de guérisseur ont soigné, non seulement le tsarévitch, mais aussi quantité de personnes – et ce, le plus souvent, gratuitement.*

Sur le plan diplomatique, Raspoutine aura été le seul à comprendre que la Russie ne pourrait pas supporter le fardeau d'une longue guerre ; il a vivement conseillé au tsar d'éviter d'engager son empire dans cette voie. Et l'avenir lui a donné raison.

En réalité, le Starets a tôt dérangé l'entourage du couple impérial – à commencer par la mère de l'empereur, l'ancienne impératrice Maria Feodorovna. On s'est entendu pour le faire passer pour un dangereux illuminé, lubrique et violent, prêt à vendre son âme au diable afin d'assouvir sa soif de pouvoir et d'or, une image savamment entretenue par certains services secrets, notamment britanniques : Raspoutine était favorable, en effet, à un rapprochement avec les Allemands.(...) ♦

